

BETA VERSION

Li Yu

Ni-fille, ni-fils

Conte chinois en langue vulgaire du XVII^e siècle
Tiré du *Wushengxi* (Comédies silencieuses)

Traduit et annoté par Pierre KASER



Parfois, encore, le songe parle sans opacité, Nul besoin, une fois réveillé, d'user de sagacité.

Ni-fille, ni-fils

Les deux illustrations proviennent de l'imprimé de l'édition originale du
Wushengxi xiaoshuo 無聲戲小說 conservé à la Sonkeikaku bunko 尊經閣文庫 (Tôkyô)

Avertissement

NI FILLE, NI FILS est le neuvième conte de la première série des *Wushengxi* 無聲戲 (Comédies silencieuses, 1654-1655) de Li Yu 李漁 (1611-1680). Son titre initial est « Bian nü wei er pusa qiao » 變女為兒菩薩巧 (Fille est changée en fils par l'ingéniosité du Pussa) ; il sera repris en sixième et dernière position de la réédition combinée la plus tardive des *Comédies silencieuses*, soit dans le *Lianchengbi waibian* 連城璧外編 (Recueil extérieur du Jade valant une série de places fortes), où il apparaît sous le titre « Zhang Foli qiu nan de nü ; Ge Tianxin bian nü cheng nan » 仗佛力求男得女, 格天心變女為男 (Par la puissance du Bouddha, l'attente d'un fils amène une fille ; par le respect de la Volonté Céleste, fille se change en fils), titre qui, on le voit, dévoile encore plus l'intrigue de cette comédie raillant la radinerie d'un richard en jouant sur le sexe de sa progéniture tardive dont le caractère s'affirme proportionnellement à la manifestation de sa générosité.

Déjà traduit en anglais par Janice Wickeri et Patrick Hanan (P. Hanan (ed.), *Silent Operas*. Hong Kong : The Chinese University of Hong Kong, coll. « Renditions Paperbacks », 1990, pp. 135-159), le conte l'avait préalablement été en japonais (Karashima Takeshi 辛島驥, 1959) ; nous en proposons la première traduction en français réalisée à partir des facsimilés des éditions anciennes et la consultation de l'édition moderne établie par Xiao Xinqiao 蕭欣橋 pour le volume 8 du *Li Yu quanji* 李漁全集 (Hangzhou : Zhejiang guji, 1991, pp. 173-189 ; rééd. 2014, pp 159-174). Elle portera le commentaire final et (entre crochets) les commentaires marginaux attribués à Shuixiang jijiu 睡鄉祭酒 (le Maître de cérémonie du village endormi), pseudonyme associé au poète iconoclaste et ami de Li Yu, Du Jun 杜濬 (1611-1687).

Ni fille, ni-fils constitue un couple avec le conte placé en dixième position (W I 10) de l'édition originale des *Wushengxi*, conte qui a été traduit par Rainier Lanselle sous le titre « Les femmes jalouses » (voir *Le Poisson de jade et l'Épingle au phénix*. Paris : Gallimard, 1987, pp. 245-272), que nous rebaptiserions pour l'occasion « Mi-femme, mi-cochon ». Tous deux explorent sur le mode humoristique des passerelles entre les sexes (W I 9) et entre l'humain et l'animal (W I 10), territoires que nous avons grossièrement balisés en 2006 dans « Les métamorphoses du sexe dans les contes et les nouvelles de Li Yu », *Impressions d'Extrême-Orient*, 3 | 2013 [En ligne] <https://doi.org/10.4000/ideo.247> et sur lesquelles nous reviendrons dans une présentation de la traduction qui sera publiée en ligne dans la même revue en décembre 2026.

Ni-fille, ni-fils

Comme dit le poème :

*Souvent rêve est porteur d'un message contraire,
Et autant, cauchemar messenger d'une issue prospère.
Parfois, encore, le songe parle sans opacité,
Nul besoin, une fois réveillé, d'user de sagacité.*

Personne, dit-on, n'est capable de comprendre la signification des rêves et tout un chacun se demande bien pourquoi, alors qu'il est profondément endormi, il se retrouve face à Zhang ou à Li, peut leur parler et interagir avec eux¹. Si ce Zhang et ce Li ne sont ni des dieux, ni des démons, comment peuvent-ils, sortant de quelque nébulosité indistincte, prendre telle ou telle forme ? Et si on les tient pour des êtres spirituels, acteurs de rêves qui se révèlent plus ou moins chimériques, pourquoi diable se conduisent-ils d'une manière aussi peu honorable, profitant de ce que les gens soient enfoncés dans le sommeil pour venir les harceler, qui en leur offrant l'ivresse de l'alcool, qui en les égarant par la promesse de la luxure, de la fortune, ou de la gloire ? Non seulement, ils bousculent l'esprit des dormeurs, mais encore ils les plongent, sans aucun profit, à leur réveil dans des réflexions sans issue. À quoi cela rime-t-il ?

Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce ne sont pas les dieux et les démons qui se jouent des humains, mais les humains qui se fourvoient eux-mêmes. Si certaines de ces apparitions oniriques sont bien des avatars d'esprits soit divins soit démoniaques, d'autres sont les produits de nos âmes *hun* et *po*². [Jamais je n'aurai imaginé trouver dans un *xiaoshuo* un aussi merveilleux raisonnement jamais formulé de toute antiquité.] Dans le premier cas, le plaisant augure du meilleur quand le pénible présage le pire ; il se peut aussi qu'un présage néfaste conduise à un accomplissement heureux, car il incite celui qui le reçoit à aller contre ses viles tendances ou bien encore qu'un signe néfaste camoufle une heureuse issue en l'encourageant à se conduire avec détermination : par la suite, ces rêves se réaliseront tout naturellement. Dans le cas des rêves où interviennent nos âmes *hun* et *po*, peu importe la nature noble ou vile, correcte ou déviante de vos actes et de vos principes, car seul compte de conduire le rêveur à assouvir ses passions. Aimez-vous boire, ce seront Liu Ling ou Du Kang qui vous apparaîtront tenant un pichet d'alcool en mains et vous invitant à trinquer avec eux ; êtes-vous amateur de luxure, ce seront Xi Shi ou Mao Qiang qui viendront vous tenter de leurs charmes aguicheurs ; c'est l'accumulation de richesses qui vous obsède ? Ce seront Taozhu ou Yi Dun qui vous en feront présent ; mettez-vous la fierté au-dessus de tout ? Eh bien ce sont Meng Ben et Wu Huo qui accourent pour rivaliser avec vous³. C'est ce qu'on appelle « pensées diurnes, rêve nocturne » avec lesquelles on s'illusionne soi-même et qui, en aucun cas, ne peuvent se concrétiser.

En guise de prologue au thème du rêve, je vais maintenant en conter un qui se révèle vrai d'une manière bien ingénieuse, et un qui se révélera faux d'une manière tout aussi ingénieuse.

Il y avait un cordonnier particulièrement pauvre qui passait ses journées devant l'hôtel des ancêtres de sa famille à brûler de l'encens et à marquer sa dévotion en s'inclinant et en priant : « Pauvre comme je suis, me sera-t-il donné un jour de connaître l'aisance ? Quand bien même protégez-vous mon commerce, je ne reçois guère, chaque jour, la visite que d'un seul client dont je ne tire que quelques piécettes. Mon unique espoir de faire fortune est que vous m'aidiez à dénicher quelque trésor. Oh, je n'attends pas un pactole de milliers d'onces d'argent, mais un modeste pécule de plusieurs dizaines ou centaines de taels serait tout à fait honorable pour satisfaire les supplications sincères de votre disciple. » Et, jour après jour, il répétait la même litanie, jusqu'à ce qu'une nuit, il fit un rêve dans lequel la question suivante lui était posée : « J'ai eu ouïe dire que vous désiriez découvrir un trésor : est-ce bien la réalité ? — C'est exact, répondit le cordonnier. — Il y en tel endroit une cachette dans laquelle vous seriez bien inspiré d'aller creuser. — Et quelle somme recèle-t-elle ? — Gardez-vous de demander combien. Votre existence ne suffira pas pour l'épuiser. » À son réveil, le cordonnier était tout en joie, bien convaincu que c'étaient ses ancêtres qui récompensaient, en lui révélant une cachette d'eux connue, la dévotion dont il avait fait preuve à leur égard. Au lever du soleil, il prépara l'offrande des trois animaux, se procura du papier d'offrande funéraire, puis se rendit à l'endroit indiqué dans le rêve, et là il procéda au sacrifice au Dieu de la terre avant de commencer à remuer la terre. Il n'avait pas encore creusé plus de deux pieds, qu'il tombait déjà sur un paquet précautionneusement emballé. « Ça y est ! s'exclama-t-il. Mon rêve se réalise ! Pour sûr qu'il doit y avoir d'autres paquets ; ce ne sont pas des dizaines ou des centaines de taels que je vais obtenir, mais ça va se compter par milliers ou dizaines de milliers ! » Une fois extrait le paquet, il constata que celui-ci ne cachait rien d'autre, qui plus est, il n'était pas bien lourd, ce qui eut pour effet immédiat de réduire pour moitié l'enthousiasme du cordonnier. Celui-ci finit par l'ouvrir pour constater qu'il ne contenait rien d'autre que de la soie de porc ! Saisi de stupeur, il allait s'en débarrasser, quand il réfléchit : « N'est-ce pas là un stock dont mon commerce pourrait se satisfaire ? Comment pourrais-je négliger un cadeau aussi providentiel ? » [Les dieux ne manquent pas d'humour.] Et il emporta le tout dont il se servit pour rapiécer des chaussures jusqu'à la fin de sa vie sans l'épuiser.

De là que penser : il se peut que tout soit le fruit de la propre fantaisie du cordonnier et que ses esprits *hun* et *po* aient travaillé à satisfaire ses désirs les plus profonds, lui suggérant d'aller creuser avec profit au petit bonheur la chance ; il se peut aussi que les divinités en ayant assez d'entendre ses jérémiades lui aient suggérer cet ingénieux expédient. Rien n'est certain.

Nous venons de voir un rêve ingénieux qui n'apporte pas entièrement satisfaction. Voyons-en un, maintenant, qui va se concrétiser de manière tout aussi ingénieuse.

Sur les bords du Lac de l'Ouest à Hangzhou se dresse un mausolée ; on y trouve le tombeau et le temple du Second Gardien Yu, Seigneur de la Solennelle Loyauté⁴. Tous ceux qui dans l'espoir d'y obtenir un rêve prémonitoire s'y rendent, s'en trouvent comblés à tel point que chacune fois que se tient les épreuves des examens mandarinaux, le lieu se transforme en une gigantesque hôtellerie. Seuls ceux qui s'y présentent de bon matin ont des chances d'y obtenir une couche ; ceux qui y arrivent en fin de matinée doivent se satisfaire d'un espace sur le sol pour y installer leur paillasse, ceux qui s'y présentent dans l'après-midi, ne trouvent pas même un recoin pour s'y installer et sont réduits à se faire une place sur les marches ou à se glisser sous un auvent ou encore à s'installer parmi les herbes folles.

Cette année-là, trois licenciés ayant fait logis commun, s’y étaient pressés, poussés par le désir d’obtenir un rêve prémonitoire ; ils y avaient passé la nuit chacun dans un endroit différent. Le lendemain, sur le chemin du retour vers la ville, tous les trois détenteurs d’un rêve, chacun faisait pourtant triste mine, se gardant d’engager la discussion sur ce sujet. Ce n’est que le soir, au moment de prendre leur repas, lorsque leur logeur les interrogea sur les rêves qu’ils avaient fait que, les sourcils froncés, ils répondirent de concert : « Pour le moins de mauvaise augure ! — La règle veut, relança l’aubergiste, *qu’à mauvais rêve bonne fortune* ; il suffit juste de savoir les interpréter. Racontez-les-moi, je vais vous les expliquer. — J’ai, répondit l’un d’eux, rêvé au Seigneur Yu, lequel m’a tendu une pièce du jeu d’échecs, qui, lorsque je l’ai regardée, n’était autre que la pièce du « soldat », celle qui porte le caractère *zu* 卒, ce qui m’a terrifié, car ne signifie-t-il pas également « mourir »⁵ ? Passe encore que j’échoue aux épreuves, mais serait-ce que je doive également y laisser la vie ? » — J’ai fait exactement le même rêve ! lâcha avec effroi le second garçon, quand le troisième s’exclama à son tour : « Mon rêve ne diffère en rien ! » Tous communièrent dans le même apitoiement : ils étaient venus chercher un rêve leur ouvrant la voie de la réussite, mais le succès aux épreuves était devenu le cadet de leurs soucis, chacun s’inquiétait pour sa propre vie. Après un moment de réflexion, le logeur prit la parole : « Pour ce type de rêve, il faut faire appel à un certain taoïste. Voilà qui dépasse largement nos compétences. — Mais où donc habite ce maître du Dao, interrogèrent en chœur les trois jeunes hommes. — Juste en face. De l’autre côté de la rivière. Il est très habile à interpréter les rêves. Allez le rencontrer demain, vous pourrez l’interroger. Il ne manquera pas de vous apporter de brillants éclaircissements. — Mais, reprirent les trois rêveurs, s’il habite juste en face, pourquoi attendre demain ? Allons de ce pas solliciter son enseignement. — Ce n’est certes qu’une rivière à traverser, mais, expliqua le logeur, c’est qu’à défaut de pont, il faut longer la rivière et, à l’heure qu’il est, les voies sur les deux rives sont fermées. C’est pour cela qu’il va vous falloir attendre demain pour lui rendre visite. »

Deux des trois étudiants étaient patients de nature et donc disposés à attendre le jour suivant ; le troisième, plus impétueux, leur dit : « La rivière n’est guère profonde, laissez-moi la traverser à la nage et obtenir l’interprétation. M’est avis qu’elle vaudra pour vous également. Cela nous épargnera de passer une nuit blanche. » Et sur ces mots, il se déshabilla, traversa la rivière, frappa à la porte du taoïste, et rapporta à celui-ci leur rêve commun afin qu’il l’élucide.

« On est en pleine nuit et les chemins sont fermés, comment, demanda le maître, êtes-vous venu ? — J’ai traversé la rivière. — Je vois ! Et les autres sieurs sont-ils venus également ? — Non, ils ne sont pas venus. — Dans ces conditions, repris le maître en éclatant d’un rire franc, ils vont rater les examens ; vous seul allez réussir ! — Mais, nous avons bien fait le même rêve, pourquoi devraient-ils échouer et moi réussir ? — Il faut, pour bien comprendre le sens du caractère *zu* figurant sur la pièce d’échecs, et l’interpréter de manière juste, considérer le jeu dans son entier. [Quand on maîtrise son sujet, on est capable de composer avec brio. M’est avis que ce maître du Dao est un puits de science.] Dans le jeu, la pièce qui le porte correspond à un soldat qui traverse rarement le fleuve qui sépare les deux parties de l’échiquier, mais l’a-t-il franchi que la pièce devient extrêmement mobile. Vos deux camarades ayant refusé de franchir la rivière échoueront naturellement ; quant à vous, qui seul être venu en la traversant, allez évidemment réussir. Il n’y a là aucun doute ! »

L'ayant écouté, l'étudiant lui accorda le crédit de son raisonnement, mais il garda, au fond de lui, un doute, et ceci jusqu'au moment de l'affichage des résultats : il fut promu, les deux autres recalés.

Voilà qui prouve que les rêves doivent être interprétés avec pertinence, le génie des esprits ne se perçant qu'au terme d'une rumination profonde et avertie. Du reste, les rêves de cet acabit sont les plus ardues à élucider, mais il y en a d'autres qui se comprennent sans opposer la moindre résistance, se comprenant aisément comme la plus anodine conversation. Ils dégagent leur propre part de génie, qui demande d'être confronté à la réalité.

Au début de l'ère Wanli, à proximité des salines de Taizhou, dans la préfecture de Yangzhou, vivait un saunier du nom de Shi Daqing⁶. Il avait construit sa fortune sur le négoce du sel, mais sans quitter ce domaine, il avait commencé à accorder à d'autres des prêts pour mener leur exploitation, prêts dont il tirait des bénéfiques juteux. Quand bien même son capital n'atteignait pas les cinq mille taels, son revenu annuel se comptait en milliers de lingots. La raison de son succès tenait en ce que la plupart des travailleurs des salines étaient miséreux et rares ceux qui détenaient la moindre propriété, aussi les marchands de sel n'étaient pas enclins à leur prêter de fortes sommes de peur de ne pas récupérer leur apport. Étant issu de leur rang, Shi Daqing était au fait de leurs difficultés et quand il en rencontrait un qui lui inspirait confiance, il lui concédait le prêt qu'il demandait quel qu'en soit le montant. Comme les emprunteurs étaient conscients qu'ils auraient tôt ou tard à le solliciter à nouveau, aucun ne faisait défaut. Le problème était que l'appât du gain de Shi Daqing était démesuré : une fois décompté ce dont ils avaient besoin pour vivre au quotidien, il prenait sept dixièmes des gains de la vente du sel, ne laissant à ses débiteurs que les trois dixièmes restants. Par ailleurs, il possédait des terrains et des maisons ce qui augmentait ses profits, faisant de lui un homme encore plus riche chaque jour — c'était le seul richard parmi les sauniers. Comme le dit justement un propos ancien :

*Fors un terrain riche en cinabre,
Le terrain vierge est l'acmé.*

Vivant sur la côte, tout un chacun avait à cœur de flatter ce nabab, qui, lui avec sa femme, vivaient dans une joyeuse opulence, seulement ternie par l'absence totale, à bientôt la soixantaine, de descendance. Poussée par une jalousie chronique, son épouse avait refusé qu'il prenne une concubine avant d'avoir atteint l'âge de cinquante ans, arguant qu'elle était encore en mesure de lui donner un héritier. Mais elle rentrait déjà dans sa — sept fois sept — quarante-neuvième année, avait cessé d'avoir ses règles et n'avait toujours pas même pondu le moindre œuf vide. Comprenant qu'il était vain de nourrir le moindre espoir, elle lui accorda enfin le droit de prendre plusieurs concubines. Quand bien même, Shi Daqing n'avait pas loisir de se livrer à la moindre licence, et ne recevait un *édit impérial* pour aller planter quelques graines que lorsqu'elles étaient fécondes. Le plus étonnant fut que ces jeunes femmes qui s'étaient révélées aussi fertiles que des poules et des cannes chez d'autres, tombant enceintes sans même partager la couche du maître mais à l'occasion de rencontres furtives avec lui, se retrouvaient une fois à demeure aussi inféconde que des truies ou des chiennes stérilisées. [Les propos les plus ordinaires et les plus crus, une fois prononcés par lui, dégagent un charme indéniable et une véritable efficacité.] Quelles que soient l'application mise en œuvre par Daqing, elles restaient aussi improductives que des

champs qu'on aurait semés en automne, moissonnés en hiver, aussi arides au printemps, qu'en été. Shi Daqing en était très affecté.

Avant d'entrer dans la quarantaine, il avait ouïe dire que le Boddhisattva **Cuṇḍī**, la Reine du Paradis, était très réceptive aux prières de tous ceux qui s'astreignaient à suivre son régime végétarien, qui chantaient ses mantras, exauçait, un jour ou l'autre leur, vœu dès lors qu'ils ne la sollicitaient que pour une seule chose à la fois — ceux qui voulaient obtenir un fils n'avaient qu'à l'implorer pour un fils et rien d'autre, ceux qui désiraient gagner en renommée devaient se contenter de cela⁷. Il en devint un fervent dévot, poussant son engagement jusqu'à se doter d'un miroir de dévotion à elle dédié, miroir qu'il installa dans la salle principale de sa demeure. Les jours fastes, il se levait de bon matin, et faisant face au miroir, il agitait la main gauche en fonction du rituel, tenant dans la droite un chapelet qu'il égrainait en psalmodiant les deux syllabes *Om raṃ* du « Mantra de la Terre Pure » à vingt-et-une reprises pour commencer, puis autant de fois *Om svar* du « Mantra de la Protection du corps » ; venaient ensuite les sept syllabes *Oṃ maṇi padme hūṃ* du « Mantra du Grand éveil », qu'il répétait cent-huit fois ; pour enchaîner avec les vingt-sept syllabes du « Mantra de **Cuṇḍī** » — *Namaḥ saptānāṃ samyaksambuddha koṭīnāṃ tadyathā Om cale cule cunde svāhā* —, également répétées cent-huit fois, pour finir avec la récitation du *gāthā* suivant :

*Face à toi, Ô Merveilleux accomplissement,
Mère de tous les bouddhas, j'honore ton nom.
Je chante tes louanges Ô toi Grand Cuṇḍī,
Et implore ta compassion pour me venir en aide.*

Quand il en avait fini avec ses récitations, il priait la divinité pour qu'elle lui procure un fils, et après moult inclinations, il allait manger, avant de vaquer à ses occupations.

Chaque mois lunaire offrait dix occasions fastes d'honorer **Cuṇḍī**. À savoir les premier, huitième, quatorzième, quinzième, dix-huitième, vingt-troisième, vingt-quatrième, vingt-huitième, vingt-neuvième et trentième jours de chaque lune ; pour les mois court, on substituait le vingt-septième jour au trentième. Comme certains redoutaient de s'emmêler dans les dates, quelqu'un avait mis au point une petite formule en deux phrases :

*Un, huit, quatre, cinq, huit,
Trois, quatre, huit, neuf, dix.*

Une fois mémorisée, aucun oubli n'était possible. Restait quand même un problème : le Boddhisattva **Cuṇḍī** était habile à mettre la détermination de ses dévots à l'épreuve, notamment dans le respect des jours de régime maigre où il fallait naturellement s'abstenir de prendre part à un banquet et que justement arrivait une invitation à festoyer. [Ce n'est qu'en respectant ce régime que l'on peut comprendre l'efficiencia de **Cuṇḍī**.] De bon matin, le pénitent n'a, de fait, aucune difficulté à se rappeler son vœu de faire maigre, et, qui plus est, il se trouve à l'abri de la moindre invitation matinale. Mais le soir arrivant, pris comme il a été par ses affaires, distrait comme neuf fidèles sur dix, voilà qu'il se retrouve face à des plats de viandes ou de poissons qu'il ne néglige pas, et quand la mémoire de son vœu lui revient, la chair des animaux est déjà entrée dans son gosier, pour finir dans son estomac, sans possibilité de retour.

Seul Shi Daqing, inflexible dans sa détermination, n'omit pas même une seule fois de faire maigre et ce pendant les vingt années qui suivirent son quarantième anniversaire : quand bien même, son vœu d'obtenir un fils n'était toujours pas comblé.

Mais arriva son soixantième anniversaire. Une fois levé, il salua respectueusement le Ciel et la Terre, puis lança cette supplique à l'adresse du miroir de Cuṇḍī : « Poussah, ! Je t'ai honoré et vénéré sans discontinuer pendant vingt années — un bail —, brûlant qui sait combien d'encens et m'inclinant devant toi, je ne sais combien de fois. Et si souvent, je t'ai adjuré avec ardeur et t'ai accablé de mes prières pour obtenir un fils. Si les crimes de mes vies antérieures sont si lourds que mon existence présente ne peut les racheter, je ne doute pas que tu puisses persuader l'Empereur de Jade de m'accorder cette petite faveur. Finalement, si je n'obtiens pas ce que je souhaite, ce sera le moindre mal, mais que quelqu'un qui comme moi s'est tant dévoué pour honorer Bouddha, vingt années durant, finisse en fantôme sans personne pour sacrifier à ses mânes, ceux qui s'astreignent aux rituels sans réelle volonté de repentance ne manqueront pas d'en faire grand cas. [Pour le coup, ce boniment est une véritable pommade pour amadouer le Bouddha !] Je les entends dire : « Untel était sincère dans sa pratique mais n'a rien obtenu, voilà qui prouve bien que rien ne peut ébranler la volonté divine. » Le problème n'est pas seulement que votre disciple n'ait rien obtenu du dévouement d'une vie, mais bien que mes contemporains puissent se servir de mon cas personnel pour remettre en question l'enseignement du Bouddha et n'en détournent les gens, ce qui aura pour effet d'alourdir encore plus mon karma. C'est pourquoi j'implore à nouveau la pitié du Poussah : peu importe que l'enfant qui me sera accordé ne soit pas un spécimen rarissime, assuré d'un avenir brillant ; serait-il porteur de tous les handicaps, sot, sourd et aveugle, votre humble disciple s'en satisfera. » Son discours l'avait remué profondément, le poussant au bord des larmes. Mais, il se ressaisit en réalisant qu'il n'était pas de bon augure de pleurer le jour de son propre anniversaire. Il ravala son chagrin.

Le soir, une fois la réception achevée et les invités partis, le vieux couple se retira dans leur chambre pour, comme s'entend naturellement, fêter comme il se doit l'occasion dans le même lit. Mais, au creux de la nuit, Daqing fit un rêve dans lequel il se retrouvait comme dans la journée face au miroir, protestant de l'injustice dont il se disait victime. Cette fois, il donnait libre cours à toutes les larmes qu'il avait ravalées le jour même. Il avait pleuré jusqu'à en avoir le cœur brisé, quand, sortie du miroir, se fit entendre une voix qui disait : « Ne pleure donc pas ! Sèche tes larmes ! Avoir un descendant est certes une chose importante : si on doit en avoir, alors on en obtient bien, soit c'est l'inverse, alors on en est privé. Penses-tu que je sois de ceux qui roule les enfants en leur offrant un fruit, et en donne deux à ceux qui fondent en larmes devant lui, comme toi maintenant ? » Particulièrement surpris, Daqing s'approcha du miroir et regarda avec attention pour y découvrir le Bodhisattva assis en position du lotus. « Poussah ? serait-ce toi qui vient de parler ? — C'est bien moi. — Dans ce cas, repris Daqing qui venait de s'agenouiller, je prie le Poussah de me dire si finalement j'aurais ou pas un descendant afin d'épargner à votre disciple de nourrir une folle espérance ? — Laisse-moi te dire, enchaîna la divinité. Mariage, fortune, descendance, et réussite dans la carrière sont les quatre choses qui sont déterminées par l'évaluation des vies antérieures. Mis à part les réincarnations d'éminents bonzes, ou aux vues de la manifestation de quelques corps célestes, rares ceux qui obtiennent les quatre éléments dans leur intégralité ; aucun être humain ne peut, en aucune manière, en bénéficier avec autant de générosité : est-il crédité d'un peu de l'une ou de l'autre, qu'il lui en

manquera forcément du reste. Avant de renaître en ce monde, tu avais fait preuve d'avarice et c'est pour cela que tu as seulement revendiqué « mariage » et « fortune », sans faire référence à la « descendance » et au « rang » lesquels, te concernant, n'ont pas été reportés sur le Registre de la Vie, aussi n'en as-tu pas été crédité. J'ai bien essayé à maintes reprises de faire réviser cette décision, mais l'Empereur de Jade a fait valoir que tu étais avare et n'étais guère amène avec les pauvres. Tu peux certes te prévaloir du bénéfice de vingt ans de dévotion, mais cela ne peut compenser quarante ans d'avarice et d'exploitation d'autrui. Comment, dans ces conditions, pourrais-tu espérer obtenir un fils ? Je ne mentirai pas : tu peux tirer un trait dessus ! — S'il en est ainsi, reprit Daqing qui s'était redressé. Poussah pourrait-il m'indiquer la marche à suivre, s'il y en a une, pour me repentir de mes fautes. — Il y a bien une manière de les racheter, mais je crains que tu ne l'approuves pas. — Votre disciple a déjà soixante ans, et la mort qui l'attend est proche. Quand viendra le moment, tout ce que je possède, mes terres et propriétés, iront à d'autres et je ne suis même pas certain de pouvoir être enterré comme il se doit. Il n'y a rien que je puisse désapprouver. — Un dicton exprime cela fort justement : *l'alcool est le seul remède pour l'alcoolique*. Tes péchés venant de l'argent, tu dois te repentir par l'argent. Si tu acceptes de faire le deuil des sept ou huit dixièmes de ta fortune en dons, en t'assurant naturellement que cela soit, sans tricherie aucune, dévolu au secours des nécessiteux, tu seras récompensé d'un fils. — Votre disciple suivra ces directives à la lettre, assura Daqing en touchant le sol du front. Il vous en supplie de ne pas manquer à votre parole. — Ne me donne pas des instructions, veux-tu. Garde les pour toi. Si tu t'en tiens à tes engagements, je respecterais les miens, tu peux en être assuré. » Lorsqu'il regarda à nouveau le miroir, le Poussah avait disparu. Alors qu'il restait déconcerté, Daqing fut réveillé par un mouvement de son épouse à côté de lui : c'était donc un rêve ! « Voilà vingt ans que je prie Cuṇḍī et je n'avais reçu aucun signe d'elle, à croire qu'elle était privée d'oreilles. Ce rêve est clairement sa réponse exprimée directement, comment pourrais-je ne pas lui donner crédit. Que ce soit un vrai ou un faux Poussah, qu'il me faille ou non me repentir, il n'est que trop clair que je n'ai personne à qui léguer mes biens, et que, moi mort, ils seront dispersés qui sait à qui : mieux vaut encore en faire don de mon vivant. » Sa décision était prise.

Le matin suivant, il alla s'incliner devant le miroir : « Ayant reçu les enseignements du Poussah, son disciple va s'y tenir à la lettre, et ce dès aujourd'hui. Je l'invite respectueusement à en être témoin. » Et sans plus tarder, il fit mander l'ensemble des sauniers pour s'adresser à eux : « À partir de ce jour, la distribution des profits de la vente du sel se fera dans des proportions inverses de celles en cours jusqu'à présent : vous en garderez les sept dixièmes, moi les trois restants. Qui plus est, j'abandonne toutes les créances passées qui n'auraient pas encore été soldées. » Dans la foulée, il prit l'ensemble des reconnaissances de dettes et les brûla en face du miroir de Cuṇḍī, avant de lancer à la cantonade : « Qu'on se le dise : à partir de maintenant qu'il se trouve dans les parages un déshérité sans ressource pour manger ou sans quoi s'habiller chaudement pour l'hiver, ou n'ayant pas le premier sous pour acheter un cercueil pour ses morts, qu'il vienne m'en instruire ; si je juge sa demande justifiée, je lui procurerais ce dont il a besoin. Mais qu'on se garde de venir me jouer la comédie de la pauvreté. S'il se trouve quelque chemin, quelque pont, quelque temple qui doivent être restaurés, je m'engage, à la réserve qu'on ne cherche pas à me rouler, à fournir les fonds nécessaires. Je vous prie de

donner publicité à mes annonces.» La foule des sauniers ne put retenir des vivats de contentement et se mit à crier des « Amitābha » de joie.

Il ne fallut pas plus de trois jours pour que la nouvelle s'étant répandue n'amène devant la porte de Daqing une foule compacte composée d'affamés en quête de rations de riz, de gueux réclamant des habits pour affronter les rudesses de l'hiver, ou qui des briques pour paver des routes, ou des dalles pour faire des ponts ; se joignirent à eux des bonzes et des moines demandant l'aumône, des cohortes de mendiants quémandant de quoi manger : ils se pressaient comme des nuées d'abeilles ou de fourmis, qu'il était proprement impossible de les éconduire. De son côté, Daqing était sur des charbons ardents. Se souvenant des paroles du Poussah qui l'avait enjoint à ne pas se laisser duper, il étudiait chaque cas avec la plus grande attention avant d'accorder quelque don que ce soit. Ainsi, aucun des petits-maîtres forts à détourner l'argent public à leur profit ne fut autorisé à passer le pas de sa porte.

Après un an et plus de charité, sa fortune, qui dépassait avant les dix-mille taels, en avait perdu deux mille. C'est alors qu'une de ses concubines, laquelle s'était amaigrie et avait le teint jauni, déclara être malade, ne désirant pas plus boire de thé que s'alimenter d'autre chose que des plats aigres-doux. Pour Daqing, il ne faisait aucun doute qu'elle était tombée enceinte, aussi lui demanda-t-il à quand remontait l'apparition de ses dernières règles. « Cela fait trois mois ! » répondit-elle. La joie qui le saisit lui éclaira le visage d'un large sourire et il ne pouvait plus s'arrêter de s'esclaffer. Il alla ensuite s'incliner devant la statue du Poussah et s'engagea à procéder à un rituel de quarante-neuf jours afin de la remercier pour l'efficacité de son aide.

En apprenant l'heureux résultat de ses actions, ceux qui avaient encouragé ses élans altruistes, se précipitèrent chez lui avec enthousiasme. Si avant cela ils s'étaient basés sur une modeste rétribution de quelques taels, leur attente avait décuplé et s'évaluait maintenant en dizaines, sinon en centaines de taels. Allait-il leur offrir moins, qu'ils se sentiraient obligés de refuser tout comme si la grossesse de la concubine de Daqing était de leur fait. Mais quand ils clamaient : « Il voulait un marmot, et sans nous, ce n'était pas possible ! », lui pensait : « Maintenant que j'ai cet enfant, je peux bien me passer d'eux ! » De fait, au départ, les bonnes œuvres de Daqing avaient été motivées par la volonté de satisfaire les exigences de la divinité, et dès lors qu'il était privé de fils, il distribuait ses biens à tout va comme s'ils avaient appartenu à d'autres que lui. Mais maintenant que sa concubine portait un enfant, il commençait à sentir poindre en lui une hésitation : « Qu'importe après tout que l'enfant qui va naître soit une fille ou un garçon, pensait-il, ce sera de toutes les manières ma chair et mon sang. Si jamais c'est une fille, je devrais certes me contenter d'un beau-fils, mais encore faudra-t-il, qu'au moment de ses noces, j'ai de quoi lui procurer une dot. Si c'est un garçon, il faudra bien lui laisser un héritage ; et si je me suis défait de tous mes biens, comment pourra-t-il affronter l'existence ? Poussah est assurément suffisamment raisonnable : en m'accordant un fils, son désir n'est sans doute pas de le voir vivre en se nourrissant du vent. Qui plus est, je me suis déjà défait de deux-dixièmes de ma fortune : c'est comme dans un procès qui se solde par une peine de cent coup de bambous, et qu'au bout de vingt ou trente coups, on prend pitié du supplicié. La compassion est la nature profonde du Bouddha, il ne peut exiger la perfection. Je vais replier mes ailes. » Dès lors il se forgea une philosophie à partir du proverbe suivant : *Quand tu ne peux te payer les aubergines, plains-toi qu'elles soient trop vieilles.* À ceux qui demandaient beaucoup, il

accordait peu, poussé par l'espoir qu'ils refusent ou abandonnent leur démarche. Mais, il y a une autre formule proverbiale qui s'applique à cette situation. La voici :

*La porte de la charité est difficile à ouvrir,
La porte de la charité est difficile à fermer.
Si on les invite à entrer, ils accourent,
Si on les repousse, ils s'incrument.*

Lorsque Daqing avait ouvert sa porte pour prodiguer sa générosité, sa décision avait soulevé des vagues d'enthousiasme ; mais dès qu'il s'était décidé à la refermer, ce furent des tombereaux de requêtes qui s'abattirent sur lui. En un rien de temps, de malicieuses rumeurs s'étaient mises à circuler sur les conséquences de son abandon de la voie de la charité : « Reste à voir si c'est bien un fils, ou si, qui sait, s'il n'y aura pas une fausse-couche... ou bien, il se pourrait bien que le marmot meure dans le ventre de sa mère... ce sera alors trop tard pour avoir des regrets ! » Mais, la volée de persiflages ne se révéla pas plus efficace que la salve de vœux initiale : à la dixième lune, à terme donc, l'enfant naquit en toute aisance.

Quand, posté face à la porte de la chambre, il entendit les cris du nouveau-né, Daqing ne put retenir une interrogation : « Garçon ou fille ? » Après avoir passé la main sur le bas-ventre du nourrisson, l'accoucheuse qui n'avait rien senti sous ses doigts, répondit : « Une fille, ce me semble ! » ce qui eut pour effet de refroidir pour moitié l'enthousiasme du père. Mais, peu après la même lança un retentissant : « Félicitations, on dirait bien un garçon ! — Si c'est un garçon, pourquoi donc, avez-vous d'abord dit qu'il s'agissait d'une fille et m'avez causé cette frayeur ? » interrogea Daqing qui s'était redressé sous l'effet de la nouvelle, et se précipitait tout en parlant pour aller faire face à la divinité devant laquelle il s'inclina en gloussant un retentissant : « Béni sois-tu Poussah ! ». Il en était là à manifester avec moult inclinations ses remerciements quand une soubrette l'interrompt : « L'accoucheuse vous prie de venir vous entretenir avec elle. » Daqing ne perdit pas un instant en pensant qu'elle aurait commis quelque maladresse. Arrivé devant la porte, il interrogea : « Que diable voulez-vous ? — Je voulais vous demander à Monsieur s'il désirait vraiment garder l'enfant ? — Votre question est bien surprenante, réussit-il à dire malgré la surprise. À soixante ans passés, j'obtiens mon premier enfant — c'est pour moi comme une licorne ou un phénix — et pourquoi donc ne voudrais-je pas le *garder* ? — C'est que ... ce n'est pas un garçon ! — Ne me dites pas qu'il s'est transformé en fille maintenant ! — Si c'était effectivement une fille, pour sûr, je vous encouragerais à la garder. — Qu'est-ce que vous me racontez-là ? Si ce n'est pas un garçon et que ce n'est pas une fille, qu'est-ce donc ? — J'ai été accoucheuse toute ma vie et je n'ai jamais mis au monde un enfant de ce genre ; je n'y comprends rien. Je vous prie de bien vouloir vous rendre compte par vous-même. » Daqing tira le rideau et pénétra dans la pièce. Il prit l'enfant dans ses bras et l'auscultant il vit :

Au-dessous du nombril, entre les cuisses, clou de girofle en germe, vaguement formé et franchement évanescant, noix de muscade en bouton, ouverte à l'extérieur et refermée sur elle-même, pas plus concave que convexe, pas plus bombée que trouée, tout comme un ravioli aplati, pas plus rond qu'informe, sorte de rissole fraîchement moulée ; pas plus yin que yang, quelque chose entre fille que garçon.

Le bébé était une *fille de pierre*, moitié mâle, moitié femelle⁸ ! À cette vision, Daqing poussa un long soupir, répétant sans cesse : « Implacable karma ». Et en rendant le nourrisson à la femme, il dit : « Je vous laisse juge de le garder ou pas. Je ne sais quoi décider. » Puis il sortit. « Comment supporter l'idée de noyer le seul enfant d'une vie entière ? réagit l'épouse de Daqing. Et tant pis, s'il est différent des autres enfants, mais au moins c'est une opportunité, en sauvant une vie, de se gagner des mérites dans l'autre monde. » Et elle donna l'ordre à la sage-femme de laver le poupon et le confia à la concubine pour qu'elle en prenne soin.

Mais retrouvons Daqing, qui après avoir quitté la chambre se précipita face au Poussah, devant qui il éclata en sanglots. Et tout en pleurnichant, s'adressant à elle, il la prit à partie : « Poussah ! Tu m'avais pourtant annoncé que si je donnais une partie de mes biens, tu me récompenserais d'un fils. Certes, je n'ai pas entièrement suivi tes directives, mais cela n'a pas été facile de lâcher deux ou trois mille tael. Bien d'autres donateurs se contentent de financer l'achat d'une poutre ou sacrifier de quoi payer un pilier et voit toutes leurs demandes comblées ; si l'on confie tout ce que j'ai sacrifié à un orfèvre il aura de quoi faire je ne sais combien de statuts d'enfant ; cela vaut bien un fils en retour, ou, si ce n'est pas assez pour un fils, il y a suffisamment pour une fille que j'élèverai jusqu'au moment de trouver un beau-fils qui s'occupera de moi pour mes vieux jours. Mais si mon karma est si pesant pour cette vie, lourd à un point que je ne peux espérer la racheter, pourquoi ne pas me laisser mourir plutôt que de m'envoyer ce rejeton ni mâle ni femelle pour me succéder ? » Il pleurait tout en parlant bien décidé à mettre les choses au clair avec la divinité. Il en fut ainsi un bon moment. La journée avançant, ses forces s'épuisèrent et il finit, le soir venu, par s'endormir.

Une fois de plus, une voix sortit du miroir : « Inutile de pleurer, je t'avais bien expliqué les choses la dernière fois : si tu tiens ta parole, je tiendrais la mienne. Tu n'as pas tout réalisé, moi de même. Comment peux-tu préférer une fortune stérile à un trésor vivant ? — Bienveillant Poussah, répondit Daqing qui s'était mis à genoux, il n'est que trop vrai que je n'ai pas tenu parole. Votre disciple mériterait de mourir sans descendance. Mais, permets-moi une question : reste-t-il une voie à suivre pour me repentir ? — Si tu es fermement décidé à suivre notre premier engagement, et à sacrifier tes richesses en actions charitables, je te récompenserais d'un fils, comme je te l'avais promis. » Daqing aurait bien aimé clarifier encore quelques points, mais ses questions ne reçurent aucune réponse, et il se réveilla, réalisant qu'il avait à nouveau rêvé. « Poussah a raison, j'ai, se dit-il, tiré les planches à moi, je ne peux pas lui en vouloir d'avoir enlevé l'échelle. C'est dit, plutôt que de n'avoir personne à qui léguer ma fortune, mieux vaut encore la distribuer sans compter ; adviendra ce que pourra ! »

Le lendemain, il suivit la même procédure, et, après avoir à nouveau prononcé son vœu devant la divinité, il rameuta la foule : « Ce n'est pas parce que j'ai interrompu mes bonnes actions, qu'il ne faut pas venir m'encourager à en faire. Dès lors, dès que vous avez vent d'un besoin, venez sans tarder m'en instruire, je m'en occuperai ! » Comme la fois précédente, la foule se dispersa dans un tonnerre d'acclamations ponctuées de louanges à l'attention du Bouddha.

Il se trouva que justement cette année était frappée par une terrible famine ; neuf familles sur dix se retrouvaient dans le besoin. « Un propos ancien dit fort justement : *Une bouchée quand on a faim vaut mieux qu'un boisseau de grains quand on est rassasié*, pensait Daqing. M'est avis que dans ces circonstances, un don fait maintenant, vaut dix fois un don en des temps

meilleurs. Je ne dois pas manquer cette occasion. » En conséquence, il fit distribuer aux nécessiteux tout le riz stocké dans ses entrepôts afin d'apaiser leur faim ; quant aux profits fait sur la vente de sel, il les confia à ceux qu'il dépêcha dans les provinces voisines du Huguang et du Jiangxi pour acheter les surplus de riz⁹. Après trois mois de ce régime, il avait sauvé la vie d'un bon millier de personnes et sa fortune avaient fondu de moitié.

« Cela devrait produire son effet maintenant ! » se disait-il et il allait s'enquérir auprès de ses concubines : « Vos règles viennent-elles ? Votre ventre se gonfle-t-il ? N'auriez-vous pas des envies de nourritures particulières ? » Mais les réponses étaient invariablement : « Non rien de particulier ! » ce qui le plongeait dans un abîme de doute. « Certes, maugréait-il, je n'ai pas encore dilapidé toute ma fortune, mais, arrivé à ce point, le Poussah aurait déjà dut me faire signe. Pourquoi donc est-ce encore plus lent cette fois ? »

Or, un jour, une servante, qui tenait dans ses bras la petite *fille de pierre*, se présenta à lui et tout en lui tendant l'enfant, lui dit : « Que Monsieur, veuille bien prendre dans ses bras l'enfant, j'ai quelque chose à faire ! » Bien que le bambin ait déjà six mois, Daqing n'avait jamais été en contact avec lui. Le considérant comme un monstre, sa vision lui causait le plus grand désagrément. Il aurait bien aimé refuser, mais la servante était dans une telle urgence de soulager une pressante envie, qu'elle ne lui avait pas laissé le choix ; elle lui avait mis le bébé entre les mains et s'était dirigé sans autre forme de procès vers les cabinets d'aisance.

Daqing posa un regard scrutateur sur l'enfant dont le visage lui apparut d'une grande perfection avec de beaux yeux, de larges oreilles et un nez bien formé. « Quel beau bébé ! Dommage qu'il lui manque ce petit chose dont l'absence le rend parfaitement inutile. Les crimes commis dans ma précédente existence sont sans doute terribles, mais toi, pauvre chose, quels sont donc ceux que tu payes dans celle-ci pour te retrouver ainsi ? » Cela dit, il ouvrit les langes et jeta un œil sur la chose en question : quelle étonnante découverte il fit ! Laquelle me direz-vous ?

À sa naissance l'enfant disposait de deux appareils urinaires, seulement l'appendice mâle était recroquevillé à l'intérieur, quant à l'orifice femelle, il était exposé à la vue, ce qui faisait qu'ils ne ressemblaient pas plus aux organes d'un garçon qu'à ceux d'une fille. Mais voilà que, sans qu'on puisse en saisir la raison, ni qu'on sache quand cela s'était produit, l'organe féminin s'était progressivement aplani, quant au masculin, il s'était étiré d'une bonne moitié. Sa mère elle-même ne s'en préoccupait pas la nuit et dans la journée, ce n'était pas elle qui s'occupait de l'enfant. Ayant, par un pur hasard fait cette découverte, Daqing en était tout retourné et il rameuta toute la maisonnée autour de l'enfant : « Venez tous voir quelque chose d'extraordinaire ! » En un rien de temps, épouse et concubines, servantes et femmes de maison interrogeaient de concert : « Quelle chose extraordinaire ? » Et Daqing entrouvrit les cuisses du petit pour leur montrer son entre-jambes, dont la vision les surprit : « Mais d'où cela vient-il ? C'est vraiment étrange ! — Selon moi, coupa Daqing, c'est clairement l'efficiencia de la divinité mise en œuvre. M'est avis que quand le petit est né, elle a laissé ouverte les deux possibilités pour tester ma rectitude dans la tenue de mon vœu : l'option *fils* était là, l'option *fille* était là aussi, mais l'option *ni fille-ni fils* également. Constatant que j'ai bel et bien abandonné la moitié de mes richesses, elle m'offre un peu de réconfort. Si je vois juste, elle ne s'arrêtera pas là. Ce qu'il me reste de biens ne m'est plus définitivement acquis. Si je mets un terme à ma générosité, il se pourrait bien que ce qui s'est manifesté-là se résorbe d'autant. Il n'y plus à ergoter, il faut

que je livre entièrement à réaliser de bonnes actions. » Le jour même, il conduisit son épouse et ses concubines devant l'hôtel du Poussah pour qu'elles s'inclinent devant son image, avant de se presser d'aller chercher quelques bonnes œuvres à servir.

Peu de temps après, une épidémie se déclencha dans les salines, et deux ou trois personnes sur dix n'en réchappé pas. Le prix des cercueils se mit à flamber passant d'un tael pour les plus économiques à cinq ou six taels, voire encore plus, pour les autres. Daqing se porta acquéreur de plusieurs cargaisons de bois qu'il confia à une armée de menuisiers pour qu'ils en confectionnent, de jour comme de nuit. Il dépêcha des envoyés à Zhenjiang pour y convier un célèbre médecin, et d'autres à Suzhou pour s'y procurer de quoi confectionner des potions médicinales¹⁰. Il hébergea le médecin chez lui, et fit don des médecines. Ceux qui avaient été guéris lui étaient reconnaissants de leur avoir sauver la vie, quant à ceux qui n'envisageaient aucune rémission, ils le remerciaient de prendre soin de leur funérailles.

Quelque mois plus tard, Daqing, qui avait encore englouti deux ou trois mille taels supplémentaires, examina l'enfant : non seulement, son organe s'était plus clairement allongé, et ses bourses étaient descendues. Très satisfait de sa campagne de bontés et de la transformation aboutie de son enfant, Daqing se mit à visiter l'ensemble des temples de la région et à inviter leurs éminents prêtres à tenir un rituel de quarante-neuf jours pour saluer la réalisation de son engagement avec le bodhisattva. Le jour de la fin du rituel coïncidait justement avec le premier anniversaire de l'enfant et l'ensemble des bénéficiaires de ses bontés vinrent de plusieurs centaines de lis à la ronde pour le congratuler.

Tant que son fils n'était pas plus garçon que fille, il ne lui avait pas donné de nom. Le moment était enfin venu, maintenant que c'était un garçon, de lui en procurer un, et comme sa naissance avait pris une tournure étonnante, il l'appela Qisheng¹¹.

Celui-ci grandit en toute aisance sans même à avoir à affronter les habituels maladies de l'enfance. Il se révéla non seulement intelligent, mais qui plus est doté d'une belle apparence et d'une grande distinction qui le distinguaient de l'ensemble des rejetons des sauniers. Son père engagea un maître fameux pour lui enseigner la lecture et l'écriture et, à seize ans, il rentra à l'école pour devenir, à dix-huit ans, et pour une période de dix ans, licencié boursier. Il réussit l'examen spécial qui lui ouvrit la voie à un poste de sous-préfet, puis à un poste de préfet. Quand il prit sa retraite, la fortune de sa famille se comptait encore en dizaines de milliers de taels. Pour Daqing, c'était comme s'il n'avait jamais fait la moindre aumône et qu'il avait obtenu sans frais aucun un fils précieux, lequel s'était acquis un statut prestigieux : voilà qui prouve, vous me l'accorderez, que faire des dons rapporte. Faire de bonnes actions est la méthode magique pour un homme d'arriver à planter sa petite graine et la formule secrète pour qu'elle soit bien accueillie par sa compagne. Ce qui compte, c'est que l'argent ainsi déversé le soit à bon escient et produise d'indéniables effets salutaires.

Il n'en reste pas moins que neuf de nos contemporains privés de fils sur dix préfèrent se délecter de leurs richesses que de faire la charité. À la fin, leur fortune finit dans les poches d'autres qu'eux comme s'ils l'avaient distribuée en œuvres charitables. Ils acceptent de voir leur héritage être dispersé à tous vents après leur mort, plutôt que d'en faire don, de leur vivant : à quoi cela tient-il ? La raison de leur manque de prodigalité repose sur deux convictions qui obstruent leur vision des choses. La première repose sur l'idée qu'un fils peut toujours vous arriver et s'il arrive, il lui faudra de quoi vivre. C'est oublier que lorsque le Ciel vous octroie

une progéniture elle pourvoie à ses besoins. Aucun fils né de la prodigalité et la philanthropie n'est jamais mort de faim. La seconde conviction est le fruit de la croyance selon laquelle c'est le karma hérité de vies antérieures qui est le facteur déterminant, et rien ne peut y changer quoi que ce soit. C'est ignorer que pour ce qui concerne la rétribution des actes, quand bien même ne se manifesterait-elle de manière moins éclatante que dans le cas de Shi Daqing, être riche et avoir un fils sont deux choses différentes, généralement incompatibles. Les gens riches ont rarement des fils et l'on trouve le plus de fils dans les familles où l'argent est rare. Si vous ne me croyez pas regardez les pauvres pêcheurs qui vivent sur leur bateau, les mendiants qui hantent les asiles de nécessiteux ; ils n'ont rien à se mettre sur le dos et peinent à se remplir le ventre, mais, dans un flot continu, les fils y sont légion. Quant à ceux qui croulent sous leurs biens, avec des myriades de concubines dans leurs fastueuses résidences, les yeux rougis de fatigue à scruter l'arrivée d'un héritier, ils attendent en vain, ou si leur vœu est finalement comblé, le fruit de leur attente meurt en bas âge. Voilà qui prouve que l'argent est un obstacle à la vie, aussi j'encourage tous les seigneurs sans descendance, à faire peu de cas de leur karma, mais à dispenser plus libéralement leur fortune, afin de faciliter l'arrivée d'un héritier.

Commentaire final

Shi Daqing est quelqu'un plein de ressources. Quoiqu'il en soit, la chose la plus remarquable dans son histoire n'est pas tant la manière dont il s'adonne à la charité dans la première et la dernière parties, mais plutôt la manière dont il l'interrompt momentanément dans l'épisode central. S'il avait poursuivi sur sa lancée sans arrêt, il aurait obtenu un fils de la manière la plus naturelle qui soit, ce qui aurait manqué de saveur ; on aurait perdu l'occasion de lire un bon roman en mesure de transmettre efficacement sa réputation. Maintenant, les sieurs qui feront le bien sans interruption ne pourront voir leur renommée transmise par un romancier qu'à la condition de lui fournir matière à construire un dénouement piquant.

Ni-fille, ni-fils

Notes

1. Zhang et Li sont les deux patronymes chinois les plus courants auxquels Patrick Hanan et Janice Wickeri substituent « X » et « Y » dans leur traduction (*Silent Operas, op. cit.*, p. 137) et Aude Lucas, « Pierre, Paul, Jacques » dans la traduction de cet essai liminaire pages 295 à 297 de sa magistrale étude *Rêves de la littérature de divertissement en Chine impériale tardive* (Berlin-Boston : De Gruyter, 2023, pp. 295-297).
2. Sur ce qu'elle appelle, « les âmes vagabondes », *hun* et *po*, voir Aude Lucas, *Op. cit.*, pp. 43-61 : « Un détour vers les destinées du *hun* et du *po* dans la mort est nécessaire pour comprendre la conception chinoise du rêve, car cette dernière fonctionne sur les mêmes principes : durant le sommeil, le *hun*, s'échappe du corps de par sa nature aérienne pour vagabonder en d'autres lieux, revenant intégrer l'enveloppe charnelle au moment du réveil. » (p. 43). Ainsi, peut-on lire plus loin (p. 48) : « Ainsi ces deux « âmes », de natures respectivement éthérée et terrestre, connaissent-elles après la mort des destinées distinctes : initialement défini comme une essence légère car liée au souffle, le *hun* est associé à une mobilité aérienne et initie un mouvement ascendant lors de la mort. En revanche, attaché au corps de chair, le *po* connaît une liberté de mouvement moindre, et se trouve voué à rester prisonnier de l'enveloppe corporelle jusqu'au retour de celle-ci à la terre. » On ne saurait mieux dire, mais on peut encore relire ce qu'écrivait sur ce sujet Marcel Granet en 1934, dans *La pensée chinoise*. Paris : Albin Michel, 1968, pp. 325-328.
3. Réputés grand amateur d'alcool, Liu Ling (221–300), taoïste excentrique, fut un des Sept Sages de la Forêt de Bambous, quant à Du Kang, qui aurait vécu pendant la dynastie mythique des Xia (2070-1600), il est crédité de la découverte du processus de la fermentation et par conséquent de l'invention de l'alcool dont il devint une divinité. Xi Shi et Mao Qiang furent des beautés légendaires de la période des Royaumes combattants (475-221). Taozhu gong *alias* Fan Li (536–448) est devenu, grâce au commerce, le Crésus chinois ; Yi Dun s'enrichit également grâce au commerce selon les préceptes de son maître Taozhu. Réputé pour sa férocité, Meng Ben fut, comme le puissant Wu Huo, soldat pendant la période des Royaumes combattants.
4. Il s'agit de Yu Qian (1398-1457) grand homme d'État, intègre et fin stratège, injustement accusé de trahison et condamné à la mort lente, avant d'être réhabilité en 1465. Voir *Mingshi* (Histoire de la dynastie Ming), *juan* 170. Sa vie est liée au lieu de sa naissance, Hangzhou, où ses restes seront inhumés au mont des Trois Terrasses. C'est ainsi que le huitième conte du *Xihu jiahua* (Belles histoires du Lac de l'Ouest, 1673) lui est consacré sous le titre « Santai mengji » (Les Trois Terrasses, souvenirs de rêves). Voir Jacques Dars, « Yu Qian, le prodigieux », (*Inventaire analytique du conte chinois en langue vulgaire* (Chan Hing-ho (ed.). Paris : Collège de France/Institut des Hautes études chinoises, coll. « Mémoires de l'Institut des Hautes études chinoises », vol VIII-5, 2006, pp. 285-287) qui s'achève ainsi : « Entre 1573 et 1619, Yu Qian apparaîtra en rêve au gouverneur du Zhejiang, Fu Mengchun, endormi près de sa tombe, pour lui demander de faire changer le nom posthume qu'on lui a attribué, ce qui est fait. Depuis, tous ceux qui viennent à son sanctuaire prier avec sincérité obtiennent une réponse en rêve. » (p. 287). Dans son étude monumentale sur le système des examens et des concours mandarinaux (*A Cultural History of Civil Examinations in Late Imperial China*. Berkeley, Los Angeles, London : University of California Press, 2000, pp. 303-304 et 328), Benjamin A. Elman confirme cet engouement de la part des candidats aux épreuves pour le tombeau de Yu Qian qui a été restauré en 1995.
5. Le *xiangqi*, jeu de société chinois qui se pratique à deux sur un échiquier, a beaucoup de similitudes avec les échecs occidentaux, bien que les Noirs ne s'opposent non pas aux Blancs,

mais aux Rouges. Chaque joueur dispose de 16 pièces dont 5 pions portant le caractère *bing* qui signifie « soldat » pour les Rouges et, pour les Noirs, le caractère *zu* qui peut tout aussi bien signifier « soldat », « valet » que « mourir ». *Bing* et *zu* avancent toujours d'une intersection en avant et peuvent capturer une pièce adverse placée juste devant eux, sans jamais pouvoir reculer. Une fois franchi la rivière qui sépare les deux camps adverses, leur champ d'action augmente : ils peuvent ainsi se déplacer vers l'avant ou sur le côté.

6. L'ère Wanli (1573-1620) des Ming (1368-1644) une période de bascule car à partir de 1582, date de la mort du grand haut fonctionnaire que fut Zhang Juzheng (1525-1582) qui avait fait prendre des mesures de restauration économiques drastiques, « les eunuques (comme l'écrit Jacques Gernet dans *Le Monde chinois*. Paris : Armand Colin, (1972) 1999, p. 374) reprennent le pouvoir qui leur avait échappé et c'est de nouveau le laisser-aller et le déclin rapide des finances de l'État ». La prospérité de Yangzhou (Jiangsu) doit beaucoup à son emplacement et à sa proximité avec les salines (Voir notre introduction à Wang Xiuchu, *Les Dix jours de Yangzhou. Journal d'un survivant*. Traduit du chinois et présenté par Pierre Kaser. Toulouse : Anacharsis, coll. « Famagouste », 2013, pages 8 à 17.) Taizhou se trouve à l'ouest de Yangzhou.
7. Représentée assise en tailleur avec ses 18 bras en éventail (comme sur l'illustration de ce conte), le Bodhisattva Cundī ou Cundhi, grand Bodhisattva féminin largement vénérée dans toutes les écoles bouddhiques et particulièrement en Chine est aussi appelée Cundhi Mère des bouddhas. Li Yu s'amuse à reproduire dans leur version phonétique chinoise l'ensemble d'un rituel quotidien suivi par les adeptes. Nous reproduisons ici la transcription du texte initial, guère plus lisible que sa transcription en *pinyin*, comme le firent Patrick Hanan et Janice Wickeri dans leur traduction (*Silent Operas, op. cit.*, p. 145). Dans son *Towers in the Void. Li Yu and the Early Modern Chinese Media*. (New York : Columbia University Press, 2023, pp. 221-224) s'attache aussi à décrypter ce passage.
8. *Shinü* : fille de pierre, ici synonyme d'hermaphrodisme. Sur les *shinü*, voir Vincent Durand-Dastès, « Corps impénétrables et nonnes entremetteuses : destins romanesques de la fille de pierre (*shinü* 石女) » (Gladys Chicharro, al. (Dir.), *Le Féminin et le religieux : Mélanges offerts à Brigitte Baptandier*. Paris : L'Asiathèque, 2022, pp. 95-133) qui évoque ce conte de Li Yu et d'autres de ses fictions.
9. L'appellation Huguang est assez imprécise dans la mesure où cette division administrative correspond à deux provinces actuelles du centre de la Chine, Hunan et Hubei, soit *grosso modo* à plus d'un millier de kilomètres au sud-ouest de Taizhou. Le Jiangxi n'est guère plus proche au sud, mais plus à l'est.
10. Zhenjiang se trouve à moins de 100 km au sud-ouest de Taizhou et Suzhou, grand centre politique et culturel de la région, à quelque 170 km au sud.
11. Qisheng : littéralement « Celui qui a eu une naissance prodigieuse »

Table des matières

Avertissement, p. 3

Traduction, p. 5

Notes de la traduction, p. 19

Marseille, 18-III-2026

